



laa

Histoire au présent

analyse du processus de définition du programme du 104 de la rue d'Aubervilliers

QUESTIONNER LES MALENTENDUS

Notes anthropologiques sur le quartier autour du 104

Alessia de Biase



**Laboratoire Architecture/Anthropologie
Ecole d'Architecture de Paris la Villette**

Alessia de Biase

Questionner les malentendus

Notes anthropologiques sur le quartier autour du 104

**Recherche commissionnée par la
Mairie de Paris
Direction Affaires Culturelles**

Paris février 2004



Sommaire

Présentation des habitants	3
Le quartier : questionner les malentendus.....	5
Un village dans la ville ?.....	11
Les confins et les frontières ne sont pas exactement la même chose	13
L'Arche et le Mot	17
Les fêtes	23
Bricolage social	26
Se placer et se déplacer	29
Le 104 : un lieu du et dans le quartier	32
Présentation de l'auteur.....	34

Présentation des habitants

Les habitants interviewés pendant la courte période du terrain (fin septembre-décembre) ont été, en tout, une vingtaine. Notre choix s'est fait à partir de la confiance qu'on portait aux choix qu'eux-mêmes faisaient par rapport à certaines thématiques qu'on voulait traiter. Ils nous indiquaient simplement des personnes à rencontrer, qui souvent se sont révélées indispensables.

Dans la recherche qui suit, seulement une dizaine de voix ont été choisies comme représentatives d'un certain discours, les autres nous ont aidé à le construire.

La première période de repérage et d'« imprégnation du territoire » de notre part, plus ou moins d'un mois, nous a permis de nous faire connaître dans le quartier et de construire un rapport de confiance avec un petit nombre d'interlocuteurs. On a partagé avec eux des moments festifs, des réunions d'associations et de simples moments devant un café. Ensuite les interviews ont commencé et le réseau de connaissances de chacun s'est mis en acte, mais le temps était trop restreint pour poursuivre tous les filets qu'ils nous lançaient et certains sont restés « à suivre »... Le rapport construit avec les habitants atteignait à la fin de cette période ce qu'en anthropologie on considère comme le début d'un vrai terrain... de-là, on commence normalement à travailler.

Ce qu'on s'est proposé de faire pour cette recherche, c'est de donner aux architectes et à la maîtrise d'ouvrage un certain nombre de pistes, de questions et de réflexions sur ce complexe territoire, sûrement non exhaustives, qui devraient, au moins on l'espère, avoir une suite plus approfondie avec un terrain plus long qui puisse suivre et aider le processus de mise en œuvre du 104.

Dans le texte, les paroles des habitants sont reportées à l'original sans correction de forme. Et à la place des noms et prénoms des habitants interviewés, on a utilisé des initiales pour plusieurs raisons, dont la plus importante est un parti pris déontologique. En anthropologie, la sauvegarde de l'anonymat de la personne interviewée est sacrée et sur cela se fonde aussi tout le rapport de confiance que l'anthropologue construit avec ses interlocuteurs. Il ne faut jamais oublier le pouvoir de la parole à l'intérieur d'un certain contexte, comme par exemple ce quartier, mais

la même parole au dehors de ce contexte peut prendre des tournures ingérables. La sauvegarde de cette voix a été pour nous fondamentale.

Voilà un bref descriptif des habitants qui figurent dans le texte :

- **Madame P.**, femme âgée de 45/50 ans, française, habite le quartier depuis 30 ans, elle travaille dans le milieu de la radio.
- **Monsieur R.**, homme âgé de 65/70 ans, français, retraité, il est né et il a toujours habité dans le quartier, il a fait plusieurs travaux dont le dernier dans la sécurité de banques.
- **Monsieur A.**, homme de 28 ans, français fils d'immigrés, il est né et habite le quartier, il a monté plusieurs associations culturelles et de soutien pour les jeunes.
- **Monsieur AD.**, homme de 20/25 ans, africain, il habite le quartier depuis son arrivée en France il y a 20 ans, il a monté une association culturelle.
- **Monsieur F.**, homme de 20/25 ans, français, il habite le quartier depuis sa naissance, il est danseur hip-hop, il a monté une association culturelle autour du hip-hop, il répond régulièrement à des projet européens et a travaillé pour Zalea TV.
- **Monsieur D.**, homme de 40 ans, français, il habite le quartier depuis 15 ans, il est un DJ très reconnu dans le milieu hip-hop français.
- **Madame H.**, femme de 33ans, cambodgienne, elle habite le quartier depuis 10 ans, avant elle habitait en banlieue, elle est la traductrice officielle de l'association « Espace Cambodge » qui se trouve au 101 rue d'Aubervilliers
- **Madame N.**, femme de 35 ans, française, elle habite le quartier depuis 2 ans, elle très impliquée dans la vie du quartier et a monté une association qui s'appelle « RDV au 104 », elle travaille dans une mairie dans la proche banlieue parisienne
- **Monsieur L.**, homme de 45 ans, français algérien de naissance, rabbin Loubavitch, il habite dans le quartier depuis son arrivée en France, il y a 35 ans, il enseigne dans une école juive du 20^e arrondissement et il a en charge l'école de Torah de la synagogue de la rue Riquet.

Le quartier : questionner les malentendus

Moi, quand je suis arrivée il y avait juste un tout petit super marché au coin de la rue Riquet et de la rue de Flandre. Il y avait un petit marchand de chaussures ancien avec les étagères en bois où j'allais acheter à mon fils ses premières chaussures. Des petites chaussures de bébé et tout ça... c'est une vieille dame qui tenait ça, qui avait un comptoir en bois et tout ça, c'était vraiment le vieux Paris. C'était vraiment le vieux Paris. [...] j'achetais les chaussures de mes enfants là. Il y avait aussi un petit magasin qui s'appelait La Parisienne, je sais pas si vous vous rappelez de ces magasins, vous n'avez peut-être pas connu ça. C'était une petite chaîne de petits magasins, de petites supérettes, on y allait, on nous donnait un timbre qu'on collait sur un livre et à la fin de l'année quand le timbre était fini [le livre rempli ?] on avait un objet, alors ça pouvait être un plat, ça pouvait être... c'est assez hallucinant, ça se fait plus, on vous demandait pas d'argent en plus, c'est parce que vous avez acheté alors que maintenant on fait la même chose en grandes surfaces mais seulement il faut payer à la fin... alors que là non, c'est vraiment le cadeau. J'me souviens j'avais eu une perceuse... [...] C'était toujours « Ah bonjour Madame, comment ça va ? Comment vont les petits ?... » J'ai oublié de l'eau... j'ai pas mon porte-monnaie... « Ça fait rien vous payerez demain, vous repasserez demain »... c'était ça le quartier, c'était vraiment ça... [...] C'était extraordinaire, c'était absolument extraordinaire. J'allais acheter des choses diététiques chez Madame Dori... c'étais vraiment une ambiance de famille. C'est-à-dire que j'passais, je disais « j'ai plus de chocolat pour mes enfants » [...] donc on me disait « prenez ce dont vous avez besoin, on verra demain... » c'était vraiment chaleureux, c'était vraiment un petit village. C'était un petit village.

Par exemple, mes enfants allaient à l'école primaire, ils avaient besoin de fournitures, moi j'avais une situation familiale un peu difficile, le libraire me faisait crédit tout le mois, c'est-à-dire que mes enfants pouvaient acheter ce qu'ils voulaient et à la fin du mois, moi je payais... c'est ce qu'on me faisait à moi quand j'avais 12 ans dans une ville de province en France. C'était vraiment un village. Mais ce n'était pas la même population.

(Madame P., 7.10.2003)

La vie de quartier dont parle Madame P. et qu'elle mythifie, fait rappeler la notion de vie de quartier que Georges Perec a donné en *Espèces d'espaces* :

« La vie de quartier. C'est un bien grand mot. D'accord, il y a des voisins, il y a les gens du quartier, les commerçants, la crèmerie, le tout pour le ménage, le tabac ouvert le dimanche, la pharmacie, la poste, le café, dont on est, sinon un habitué, du moins un client régulier (on serre la main du patron ou de la serveuse).

Evidemment, on pourrait cultiver ces habitudes, aller toujours chez le même boucher, laisser les paquets à l'épicerie ; se faire ouvrir un compte chez le droguiste, appeler la pharmacienne par son prénom, confier son chat à la marchande de journaux, mais on aurait beau faire, ça ne ferait pas une vie, ça ne pourrait même pas donner l'illusion d'être la vie : ça créerait un espace familial, ça

susciterait un itinéraire (sortir de chez soi, aller acheter le journal du soir, un paquet de cigarettes, un paquet de poudre à laver, un kilo de cerises, ...) prétexte à quelque poignées de main molles, (bonjour, madame Chamissac, bonjour, monsieur Fernand, bonjour, mademoiselle Jeanne), mais ça ne serait jamais qu'un aménagement douceâtre de la nécessité, une manière d'enrober le mercantile ».¹

En effet ce que Madame P. nous montre n'est pas la vie de quartier mais une forme, comme nous dit Perec, de consommation enrobée de douceur. Elle parle de consommation et non de vie de quartier. A plusieurs reprises dans son interview, pour nous expliquer la valeur de son quartier, elle parle de commerce et des commerçants. Mais est-ce vraiment seulement ça un quartier ? Les commerces font-ils un quartier ?

Le quartier au centre du récit de Madame P. est un lieu *extraordinaire* où elle était reconnue par ses commerçants, français, qui entretenaient avec elle un rapport amical et solidaire, mais néanmoins fondé sur un rapport débiteur/créditeur.

La notion de village qu'elle soulève pour décrire son territoire, son quartier, est strictement liée aussi à la population qui y habite. *C'était vraiment un village. Mais ce n'était pas la même population..* Le changement de population qu'il y a eu avec l'arrivée des immigrés, bouscule totalement l'idée de village en le faisant devenir maintenant un ghetto d'une mégalopole qui a perdu son âme

Il y avait une population essentiellement française, ouvrière. [...] La population a changé dans le quartier. Il y a 31 appartements dans mon immeuble, il y avait 2 ou 3 familles d'immigrés ; maintenant on reste je crois 6 familles d'origine française et tout le reste sont des familles d'immigrés. Ce n'est pas du tout la même culture, c'est fini quoi. Il y a une dizaine d'années, je vais être terrible quand je vais dire ça, mais c'est quand les Mairies de Paris sont tombées aux mains de la gauche. C'est terrible quand je dis ça pour quelqu'un de ma condition mais c'est ça... Le 19^{ème} on en a fait un ghetto. On en a fait un ghetto. Ce n'est pas une évolution, cette une régression totale. Au niveau de l'environnement, au niveau de la population, au niveau des commerces. Le marché Riquet par exemple n'existe plus en tant que marché, on a construit un Leader Price à l'intérieur. Si vous faites le tour, y a plus de commerçants au fait. La boucherie qui marche bien parce que justement c'est le seul français de tout le quartier, et qui est à l'intérieur du marché. Que ce soit au niveau des petits commerçants, que ce soit au niveau des boulangeries, il n'y a plus de boulangerie française, il faut aller jusqu'à la rue de

¹ Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 80

Flandre pour avoir une boulangerie française. Les boulangeries maghrébines font un pain absolument extraordinaire, mais pour la pâtisserie, chacun ses goûts hein. Vous êtes obligé de marcher très très loin. [...] La place du Maroc, le bout de la rue Curial, c'est plus du tout notre quartier. La cité Curial et tout ça. Un quartier c'est là où vous allez chez le boucher, vous allez chez le boulanger, vous allez chez le coiffeur... avant il y avait le marchand de chaussures, il y avait une quincaillerie, il y avait plein de petits commerces. De vrai petits commerces qu'il n'y a plus hein.

Ils ont voulu agrandir la rue de Flandre, ils ont agrandi la voie en largeur, mais ça a perdu l'âme du quartier. C'est devenu une avenue bidon où il n'y a rien. Ils ont voulu faire une allée avec des arbres, mais personne n'y va sur cette allée, si ce n'est pour faire faire pipi ou caca, le chien et éventuellement quand il y a une brocante tous les 36 du mois. C'est de la poudre aux yeux.

Avant il y avait un opticien, c'est un monsieur qui était là depuis 40 ans et qui s'est arrêté depuis pas longtemps. Ce monsieur quand on avait acheté ses lunettes, on pouvait y retourner réparer les lunettes, les essayer, ce qui n'y allait pas, c'était vraiment un truc de famille. Maintenant vous regardez c'est que des chaînes de magasins. Il n'y a plus du tout de petits commerces comme ça, c'est fini ça. Il n'y a plus l'âme du quartier. On pourrait se trouver n'importe où en fait. Il y avait le marché Riquet tant qu'il a fonctionné encore, parce qu'il tenait encore parce que les gens se rencontraient. On connaissait nos commerçants... on allait acheter chez l'un et quand c'était moins cher disait à l'autre que c'était moins cher à côté, ça faisait rien, c'était très bien je veux dire... il y avait des échanges comme ça. On payait, ou on payait le lendemain. Une nouvelle population s'est installée dans le marché, les commerçants français sont partis, c'est terminé. Maintenant c'est devenu un ghetto. Moi, quand j'arrive dans mon quartier, je me dis que je suis pas en France. Je ne suis pas dans mon pays.[...] Un ghetto c'est où on met les gens de l'immigration tous dans le même... le cas de mon immeuble c'est un ghetto, c'est un ghetto parce que maintenant on est que 5 Français et tout le reste c'est l'immigration maghrébine et africaine.

Quand c'est mélangé à échelle égale, il y a possibilité de discussion, il y a possibilité d'échanges surtout, après il n'y a plus d'échanges parce que vous êtes en minorité. Donc vous n'êtes rien.

(Madame P., 7.10.2003)

La définition que Madame P. utilise pour définir un ghetto reprend en général celle qui, après une longue histoire sémantique, arrive à désigner, au XX^e siècle, des aires urbaines densément peuplées par des minorités ethniques, pour des raisons socio-économiques plutôt qu'en conséquence d'une législation de caractère ségrégatif, qui reste limitée au cas des ghettos juifs italiens pendant la Contre-réforme.

C'est surtout Luis Wirth, dans sa célèbre œuvre *"The Ghetto"*, qui a souligné dans quelle mesure aujourd'hui, le mot 'ghetto' ne se réfère plus spécifiquement au

lieu d'installation des juifs, mais plutôt à des aires culturelles locales nées dans le temps et volontairement choisies et développées par une minorité ethnique. Ce mot a donc fini par indiquer ces quartiers où réside la partie de la population plus pauvre et sous-développée².

L'École de Chicago dans les années 20-30, avec Wirth, Park, Burgess, a proposé une vision globalisante de la ville, en montrant l'interaction de la ségrégation forcée et le refuge volontaire. On leur doit aussi un élargissement des idées traditionnelles autour du concept de ghetto. Ainsi tout groupe en situation de ségrégation, qui donne lieu à un renforcement des liens d'appartenance, est un facteur historique pour le développement de la ville. Ce regroupement, très proche du modèle darwinien, représenterait une des "aires culturelles" de la métropole urbaine, conçue en tant qu'organisme vivant organisé et géré par l'homme.

Cette ségrégation s'inscrit dans le territoire et le ghetto devient un lieu commun dans l'agglomération américaine et il répond au besoin de logement à loyer modéré pour les pauvres et pour les étrangers jusqu'au moment où ceux-ci seront réabsorbés dans l'environnement urbain.

La vision "classique" du ghetto souligne l'aspect positif de cette forme d'occupation de l'espace. Réunis dans une zone homogène, les immigrants trouvent un système pour éviter des fortes tensions avec les autres groupes, peuvent mobiliser les ressources communautaires, développer des réseaux de solidarité et se donner enfin des possibilités réelles pour se réaliser. Le ghetto, ainsi, est un lieu fonctionnel, positif, une sorte de porte vers l'assimilation, une marche nécessaire qui donne aux immigrants la base pour un progrès dans leur vie.

Cependant cette image, qui identifie une vie communautaire positive et un grand nombre des relations économiques internes, appelées aux Etats-Unis "ethnic business", ne correspond malheureusement pas à la vision, plus précise, de madame P. Le ghetto qu'elle nomme et qu'elle définit, est un espace dominé par la misère, mais aussi par l'anonymat, par l'incapacité des acteurs à mobiliser des ressources, par l'absence généralisée de perspectives ascendantes, par une fermeture dans une "underclass" dont les caractéristiques sont bien connues : recours continu à l'aide

² Louis Wirth, *Il ghetto*, Milano, 1968, pp.11-15

sociale, chômage déferlant, femmes seules avec enfants, niveau de scolarisation très bas... Cette vision correspond aux Etats-Unis à ce que les sociologues ont appelé « hyperghetto ». Dans celui-ci, la vie économique est particulièrement restrictive, le chaleureux communautarisme est remplacé par la violence, l'inquiétude et la drogue.³

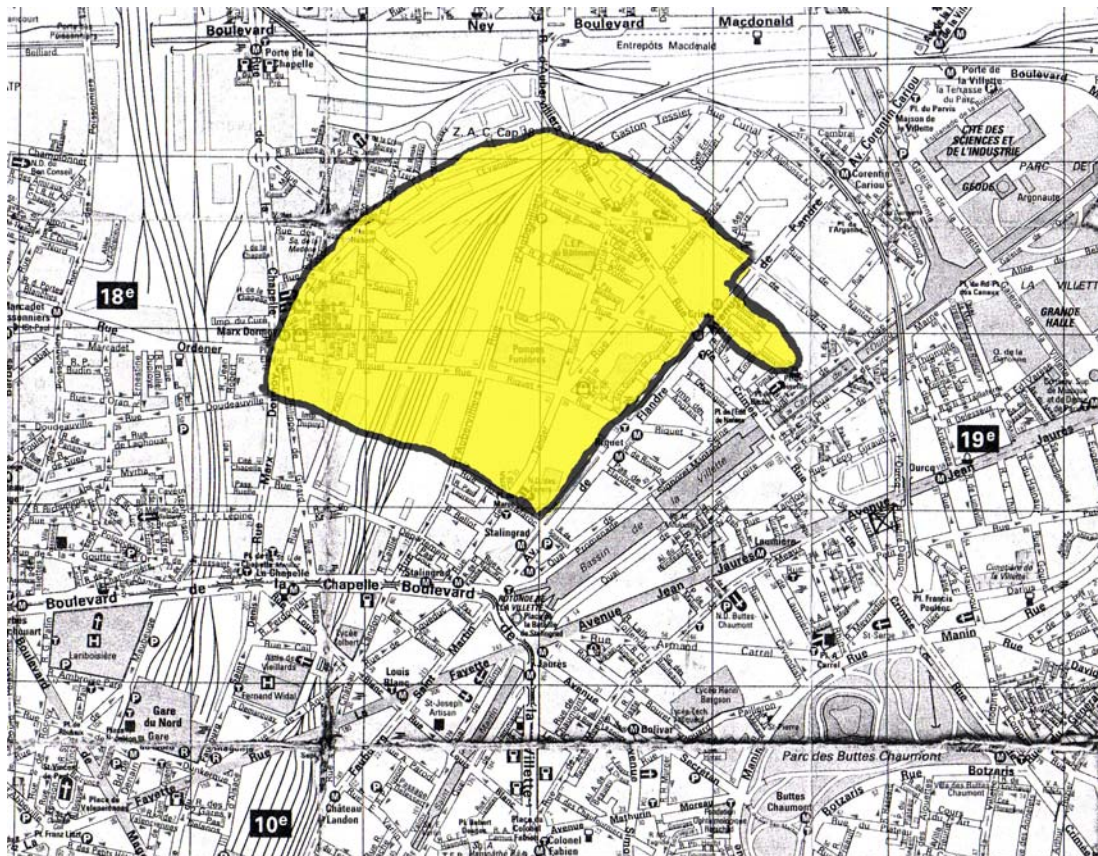
Cependant cette vision très négative du quartier par Madame P., qui n'est partagée que par une petite partie d'autres habitants interviewés, nous permet de réfléchir sur une première forme de malentendu. Le ghetto est historiquement un espace de compensation : il faut rappeler que le ghetto juif de Venise – le premier à être appelé en tant que tel et non plus en tant que *Juiverie* ou *Giudecca*⁴ – représente un espace de médiation entre l'accueil sans conditions, qui était inconcevable, et l'expulsion, qui représentait un retour au *statut* d'indésirables⁵. L'espace du ghetto n'est plus seulement le lieu de la ségrégation, mais il devient paradoxalement l'invention spatiale à travers laquelle on permet aux juifs de rester au centre de la ville, ce qui était jusque-là impossible. Fermée de l'extérieur, la porte du ghetto isolait les juifs dans le seul espace permis pour eux, elle les expulse de la ville chrétienne en les confinant là où ils pouvaient facilement être contrôlés et punis. Mais en même temps, cette même porte se fermait aussi de l'intérieur et elle protégeait et permettait à qui vivait à l'intérieur de « s'en sortir de la ville », comme c'était nécessaire pendant certaines fêtes juives, en redonnant ainsi force à l'identité communautaire de la société juive après les périodes difficiles de la diaspora espagnole. En sortant du cas très particulier et complexe de Venise, nous voyons que – bien que la politique d'intégration à la française ne le permette et ne le conçoive pas – le ghetto n'est pas seulement un lieu dans la ville, mais aussi est une pratique assez diffuse et naturelle parmi les immigrés dans nos villes contemporaines.

³ Loïs J.D Wacquant, Pour en finir avec le mythe des « cités-ghettos », in "Les annales de la recherche urbaine", n°54, pp 21-29

⁴ Les juiveries étaient des quartiers mixtes à prédominance juive qui se caractérisaient par le choix que les citoyens faisaient d'y vivre, au contraire des ghettos qui ressemblaient exclusivement des juifs qui étaient obligés d'y vivre. A Venise, avant le ghetto historique, existait une juiverie qui est le quartier encore existant de la Giudecca où commerçants juifs et chrétiens partageaient le même espace.

⁵ Robert Bonfil, *Juifs d'Italie à l'époque de la Renaissance*, Paris, l'Harmattan, 1995, p.63

Dans le quartier il y a pas mal de Cambodgiens hein. Dans le 19^{ème}, il y a des familles qui sont avenue de Flandre, rue de Crimée, rue Archereau et quelques-unes rue Riquet.
Dans le 19^{ème} il n'y a pas de restaurants cambodgiens par contre dans le 18^{ème} oui. Il y a des Cambodgiens d'origine chinoise.
Rue de l'Evangile il y en a 2 restaurants, et un peu à gauche, rue de Torcy il y a un grand restaurant, ils sont des Chinois du Cambodge aussi, ils parlent tous cambodgien.
Les commerçants se trouvent dans le 18^{ème}... quand il y en a un, ils sont plus regroupés, commercialement, plus il y en a... comment vous dire, ils se regroupent là où il y a plus de magasins, là où les gens connaissent.
Il y a un grand magasin chinois qui s'appelle Paris Store, grand magasin alimentaire, et tous les commerçants, restaurateurs se regroupent autour de ce grand magasin. Ils viennent faire leurs courses dans ce magasin.
Moi je vous dis le quartier que je connais bien, vous savez le boulevard Max Dormoy jusqu'à rue de l'Ourcq, là c'est l'espace où Les Cambodgiens circulent bien, ils connaissent.
Oui, parce qu'il y a des commerces, c'est l'endroit où ils commercent,
Les Cambodgiens vont faire leurs courses françaises, je veux dire Monoprix et Casino pour acheter les produits français, voilà. Rue de Joinville il y a 3 magasins asiatiques dont un cambodgien, donc là aussi ils vont là-bas, mais c'est petit hein, c'est un petit magasin alimentaire donc ils viennent aussi là.
Il y a des gens qui disent : bon, Il y a les raisons économiques mais il y a aussi le fait qu'il y a tout le monde... il y a dans un certain sens une communauté.



Dessein fait par Madame H. pour nous montrer le 'territoire cambodgien'

Pour moi c'est pareil. Les rues Max Dormoy, Philippe Girard et tout ça, c'est la même chose que la rue Riquet, la rue Archereau et tout ça. Les 80% de gens viennent ici, à l'association « espace Cambodge » [rue d'Aubervilliers] parce qu'ils ne parlent pas français. Quand vous allez faire vos courses vous n'avez pas besoin de parler français... Même au supermarché français on n'a pas besoin de parler, il suffit de prendre ce dont on a besoin et donner les sous et pour le travail, ils restent quand même dans le milieu asiatique. Dans les restaurants, ils parlent généralement 2 langues, cambodgien et chinois.

(Madame H., 20.10.2003)

Ces quartiers permettent la compensation entre ce qu'on a quitté et ce vers où on va, entre le passé et le futur. Pour cela le ghetto, non pas *strictu sensu*, mais comme concept urbain, représente une forme de malentendu : la fermeture qui aide à la conservation d'une culture et à sa proposition à l'extérieur.

« L'utilisation du terme ghetto, qui à l'origine, désigne une formation sociale particulière, est ici purement métaphorique. Il ne sert qu'à disqualifier certaines organisations sociales, qui au contraire, aux yeux de certaines catégories de la population présentent des avantages que la 'normalité' n'offre pas. »⁶

Lorsque Madame P. nous racontait son quartier mythique plein de commerces et de solidarité, avant l'arrivée en masse des immigrés, elle nous a spécifié aussi qu'il était un quartier ouvrier et populaire et que donc les pratiques sociales qui se faisaient à l'intérieur étaient caractéristiques du statut social qui caractérisait ce lieu. Elle affirme, comme d'autres interviewés, que dans d'autres quartiers, qu'ils qualifient de « bourges », où ils reconnaissent un statut social différent du leur, il n'existe pas la même forme de solidarité et convivialité qu'on trouve dans le quartier Riquet, et qu'ils n'y iraient pas y habiter. Ils affirment souvent « ici c'est un village ».

Un village dans la ville ?

Un village se distingue de la ville par la distance qui les sépare, par la présence d'un paysage rural, par une mono-activité agricole et par les services liés à celle-ci, par la mono-centralité de sa morphologie (une place centrale, lieu du pouvoir politique et religieux), par l'échelle urbaine et enfin par le nombre restreint

⁶ Philippe Genestier, « Eloge du ghetto, stéréotypes et termes repoussoirs de la pensée urbanistique », *Villes en parallèle*, n° 15-16, 1990, p. 314

d'habitants qui créent une inter-connaissance facile et intergénérationnelle, mais pas forcément de rapport facile. Un village dans la ville est donc un paradoxe.

Dernièrement, l'expression « un village dans la ville » est utilisée dans la politique urbaine des villes françaises, Paris en particulier, pour indiquer des caractéristiques qui « typent » certains quartiers : la tranquillité, l'échelle humaine, la convivialité et la présence de petits commerces. Caractéristiques qui ont très peu de choses en commun avec le village *strictu sensu*. Ce lien au village, qui n'est évidemment pas la petite ville de banlieue, mais un village perdu dans la campagne, un hameau idyllique, ressortit d'une mystification de la campagne enchantée qui n'a rien à voir avec la campagne réelle d'où souvent on fuit pour venir en ville...

Le village dont Madame P. et les autres parlent nous paraît très proche à la vision du ghetto idyllique – cette fois une forme urbaine et non rurale – décrite par les sociologues américains des années 30 qu'on a mentionnés plus haut.

Cela nous permet – bien qu'on soit conscient du risque d'une telle affirmation à cause du sens exclusivement négatif et stigmatisant qui lui est imposé historiquement – de pouvoir affirmer que dans le récit de ses habitants, ce quartier était et est un ghetto. Mais on préfère l'appeler en tant que village. Pour Madame P. le ghetto idyllique, dont l'école de Chicago nous a montré tous les bénéfices, qui a marqué sa mémoire et son imaginaire de jeune femme mariée, s'est transformé, aujourd'hui, en quelque chose d'autre qui provoque en elle un sentiment de stigmatisation par rapport au reste de la ville. Pour Madame P., le village-ghetto idyllique d'antan s'est transformé en espace de peur. Cette transformation dans la perception de ce même espace physique est dû au fait que, pour Madame P., il a cessé d'être perçu comme seuil à franchir chaque jour, pour être perçu comme barrière infranchissable. Les portes du ghetto sont désormais pour elle fermées de l'extérieur et non plus de l'intérieur.

Vous habitez dans ce quartier si vous n'êtes pas riche. Actuellement si vous habitez dans ce quartier, c'est social, vous n'êtes pas riche. Si vous n'êtes pas riche vous n'existez pas. C'est-à-dire qu'on fait de vous ce que l'on veut.

(Madame P., 7.10.2003)

Les confins et les frontières ne sont pas exactement la même chose

Ça m'arrive d'aller dans des cafés, ce qui est paradoxal, ça m'arrive d'aller dans des cafés qui ne sont pas juifs, mettre des Tefillin [phylactères] à des Juifs devant des Arabes, ça pose aucun problème.

Je le fais dans le quartier, tout à fait. Même le jour de Rosh Hashana [nouvel an juif], ça m'est arrivé de sonner le Shofar [instrument utilisé pour les prières] dans un café arabe et il y a eu un respect des gens qui étaient là. Ils se sont levés, ils ont même mis une serviette sur la tête à la place d'une kippa [calotte], ils ont respecté.

(Monsieur L., 26.11.2003)

Monsieur L. est un rabbin Loubavitch – un juif orthodoxe – qui vit dans le quartier depuis 30 ans. Dans le quartier, il ne voit pas de limites, de barrières, de confins qui interdisent des lieux, il perçoit exclusivement des frontières construites par les pratiques des gens.

Les confins indiquent une limite commune, une séparation d'espaces contigus ; c'est aussi le moyen pour établir pacifiquement le droit à la propriété de chacun sur un territoire disputé. Les confins sont géographiques.

La frontière représente au contraire « la fin de la terre », la dernière limite au-delà de laquelle s'aventurer veut dire aller au-delà de la superstition, contre la volonté des dieux. Cela veut dire sortir d'un espace familier, connu et rassurant et entrer dans l'incertitude. Ce passage, dépasser la frontière, peut changer aussi le caractère d'un individu : au-delà de celle-ci on devient des étrangers, des émigrants, différents non seulement vis-à-vis des autres mais aussi de nous-mêmes.

La frontière a en soi-même le substantif « front » : la frontière est de front de quelque chose, elle est tournée vers (ou contre) quelque chose ou quelqu'un. Ce front est mobile, il est en continuelle transformation : la frontière c'est une construction artificielle, elle naît des attentes et des aspirations d'une communauté et donc des motivations sociales et non géographiques, au contraire des confins. La frontière est une bande et non pas une ligne, dont les marges ne sont pas bien définies, plus ou moins large, en relation avec les rapports entre un côté et l'autre de la frontière.

La frontière, au contraire des confins, est quelque chose en continuelle évolution, elle n'est pas une donnée certaine et elle peut changer à n'importe quel moment (de l'intérieur et de l'extérieur). La frontière est instable, et cette incertitude

on l'aperçoit non seulement du point de vue politique et de l'espace, mais aussi dans la langue, dans les habitudes sociales. Dessiner des confins veut dire fonder un espace, établir un point ferme d'où partir et auquel faire référence, une ligne certaine et stable, au moins jusqu'à ce que les conditions qui l'ont déterminée changent. Les confins imposent et dessinent un espace fermé, une sécurité que la frontière (physique, sociale, culturelle et psychologique), lieu vaste et indéterminé, ne peut pas assurer.

On sait qu'il y a une délimitation des quartiers Politique de la ville, je sais pas si vous connaissez la façon dont ça a été délimité, mais c'est vrai que nous, on a eu la surprise l'année dernière de voir que les quartiers Politique de la ville s'arrêtaient à la rue Crimée [côté Curial Cambrai] et tout ça [côté Riquet] c'est plus Politique de la ville. Ça veut dire qu'ici ce n'est pas une zone prioritaire et par conséquent, quand on fait des demandes de subventions, notamment quand on est une association, ben on n'a pas la priorité par rapport à l'autre association de l'autre côté, quoi. Donc on a beaucoup moins de chance que notre dossier soit retenu. [...] Tout simplement en posant la demande de subvention. C'est-à-dire que quand on fait une demande de subvention on vous dit : « OK, vous êtes une association ? » Oui, on est une association... « Vous faites partie de quel quartier ?... quartier Politique de la ville ou pas ? »... c'est quoi les quartiers Politique de la ville ?... Donc après on nous cite les quartiers Politique de la ville, nous c'est le quartier Riquet... « Ah, ben non, vous n'êtes pas encore Politique de la ville »... Donc vous faites la demande de subvention, mais implicitement sachez de toutes les façons que vous aurez moins de chance que votre dossier soit retenu comparé à une association qui fait partie de la Politique de la ville, donc zone prioritaire où on déverse pas mal de sous.

(Monsieur AD., 22.09.2003)

Les *délimitations* dont Monsieur AD parle, sont des confins, des lignes infranchissables dessinées par quelqu'un, qu'ils subissent et qui donnent un statut différent à un côté par rapport à l'autre. Elle ne sont pas des frontières.

Les confins séparent deux espaces, deux personnes, deux idéologies d'une manière beaucoup plus nette qu'une frontière. Les premiers ont un trait résolu et fort (ils sont une ligne), la deuxième avec ses franges, ses interstices, grands et petits crée un troisième espace que les confins, au contraire, cherchent à réduire au minimum, comme s'ils en avaient peur. Dans cette bande qui détermine la frontière, tout se confond et se mélange. Une bande où c'est impossible de distinguer ce qui est à son

intérieur et à son extérieur. Ses bords ne sont jamais nets, ils s'effrangent au contraire en milliers de fils, ils sont poreux et perméables⁷.

Les frontières peuvent être aussi représentées par les gens et donc elles bougent par rapport aux confins, qui par contre, restent des lignes fixes sur un territoire.

Ici de toute façon il y a toujours eu des bandes, ça évolue, mais j'trouve que c'est plus calme maintenant que quand j'suis arrivé en 87. En tout les cas on voit moins de choses se passer quoi. Les gens du quartier n'ont jamais été en danger à cause de ces bandes. Au contraire, ces bandes protégeaient ce périmètre quoi : rue Riquet, rue Archereau, rue Mathis et rue de Flandre. [...] Heureusement qu'ils sont là parce que ça fait barrage. Y pas trop d'intrusions des autres quartiers qui viennent foutre le bordel. Ils sont là, attention hein. On l'a vu ça à l'époque où il y avait le crack à Stalingrad, à un moment les flics ont mis un coup de pression et ils se sont déplacés vers l'esplanade de la Sécu, en fait c'est les gars de Riquet qui les ont virés, c'est pas les flics, c'est la bande de Riquet qui les a... parce qu'il ne faut pas confondre les dealers de shit et les dealers de crack, il ne fallait pas que les flics fassent l'amalgame donc ils les ont virés. Ici ça reste très drogue douce et ça a toujours été comme ça et ça changera jamais parce que les mecs ils tiennent bien à ce truc là. Ça va jusqu'à la rue du Maroc mais ça ne va pas plus loin.

(Monsieur D., 15.12.03)

Les bandes dont Monsieur D. parle ne défendent pas seulement le périmètre du quartier Riquet, pour garder leur marché de hachisch par rapport aux dealers de crack qui investissent les rues à côté et qui tentent d'envahir leur territoire, ces bandes sont elles-mêmes le périmètre du quartier. Tout le monde connaît les « petits voyous » qui dealent, et leurs emplacements, et à travers les déplacements de ceux-ci les frontières du quartier s'agrandissent ou diminuent. Cependant ces mêmes frontières sont aussi établies par le degré de confiance, de peur ou de courage que chaque individu a par rapport au territoire inconnu, dans ce cas le quartier de Stalingrad. Ce n'est pas un cas que Madame P. ait participé à la lutte pour l'expulsion des dealers de crack du quartier Stalingrad mais qu'en même temps elle accepte, toujours difficilement, la présence de ces jeunes dans son ex-village ghetto idyllique.

La perception de ces frontières correspond aussi aux intérêts et aux coutumes communautaires de chaque individu.

⁷ Piero Zanini, *Il significato dei confini*, Milano, Bruno Mondadori, 1997, pp.10-18

Par exemple, j'prends le métro ou le RER, je m'approche de mon quartier, et petit à petit je vois mes points de repère... tiens tel tag je sais que c'est un mec qui est de chez moi... donc je me rapproche de chez moi. Tiens celui là il revient souvent par exemple « anonyme », j'vais arriver vers Gare de l'Est j'vais voir que c'est marqué « anonyme »...« anonyme »...j viens à Riquet... « anonyme »... Dès que je le vois je me sens chez moi.

(Monsieur F., 01.12.2003)

De même que le hip-poper qui retrouve ses frontières avec l'emplacement des graffitis, le rabbin Loubavitch, Monsieur L. peut se dire chez soi dès qu'il retrouve ses commerces cachés hassidiques, son Mikvé et sa synagogue ; les Cambodgiens, leur association rue d'Aubervilliers et leurs commerces ; Monsieur R. son café préféré et Madame P. son appartement.

En 3 rues parallèles c'est complètement différent. La rue d'Aubervilliers où il y a plein d'immeubles abandonnés, des immeubles squattés, cassés, sans chauffage, rien... avec des souris et tous les crackeurs, un truc de dingues...

La rue parallèle, c'est l'avenue de Flandre... ça commence à aller, il y a tout de suite une séparation entre le quartier cité où il n'y a que des bâtiments d'un côté et le côté préservé avec les immeubles d'origine et tout ça... et juste à côté, c'est les Quais de Seine avec des super apparts, avec les super baies vitrées, avec les duplex avec les petits cafés à 3 euros la canette... le petit cinéma. C'est le contraste de dingue... Ici il te la donne la canette et là-bas c'est 3 euros... à deux rues plus loin...

(Monsieur F., 01.12.2003)

En trois rues parallèles, Monsieur F. nous explique comment fonctionne socialement le territoire, trois rues-frontières de l'« Est à l'Ouest », qui coupent la partie basse du 19^e. Cependant il ne peut pas faire la même chose du « Nord au Sud », du périphérique à Stalingrad, car dans ce sens là, les coupures sont faites tant par le périmètre des cités que par des frontières invisibles qui souvent sont les traces des conflits internes, ou par l'emplacement des bandes des dealers et qui donc varient au fur et à mesure. Du Nord au Sud, il y a un jeu de territoires complexe, qui ressemble plutôt à une mosaïque, qui n'est pas déterminé par l'enjeu des classes sociales, comme de l'Est à l'Ouest, mais par un degré, différent de personne à personne, de confiance, de peur et de courage, qui est difficile à dessiner.

L'Arche et le Mot

Dans le quartier habite la plus grande communauté de juifs Loubavitch de Paris, la frange orthodoxe du judaïsme. La Torah pour les Loubavitch – qu'ils étudient sans cesse, en allant dans la profondeur des mots – donne les clés pour interpréter le monde qui les entoure :

Quand vous allez prier, vous pouvez comprendre les mots de la Téfila [la prière], vous pouvez comprendre ce que vous dites, mais vous pouvez aussi comprendre plus profondément ce que vous dites.

Ce sont des niveaux différents de lecture.

Je vous donne un exemple simple ; si on lit la *parasha* [partie de chapitre portant sur un sujet] de Noah, [Noé], il est écrit « Bo el ha téiva » [viens vers l'arche], l'explication simple c'est que Noah est rentré dans l'arche. Mais dans la Chasidout [chez les Hassidiques et donc les Loubavitch] on explique que tout ce qui existe matériellement est un renseignement de ce qui vient du spirituel. Donc spirituellement « Bo el ha téiva » ça a un sens. Quand Noah est rentré dans l'arche pourquoi il est rentré dans l'arche ? Pour être sauvé du déluge, pour se protéger de toutes ces eaux qui venaient sur lui. Ben « Bo el ha téiva », ça veut dire : rentre dans le mot. Téiva c'est aussi le mot en hébreu. Donc quand tu pries, il ne faut pas simplement prier de manière superficielle, mais il faut prier profondément. Quand tu étudies aussi, tu étudies de manière profonde. « Bo el ha téiva », tu rentres dans le mot.

(Monsieur L., 26.11.2003)

Cet exemple est très significatif, car il nous explique la perception de l'espace matériel que les Loubavitch peuvent avoir vis-à-vis du territoire qu'ils habitent. L'Arche ne leur suffit pas, un espace concret devient tout de suite quelque chose d'autre, abstrait et immatériel comme le *mot*. L'écrit devient territoire, comme l'Arche devient mot. Chaque lettre devient une pierre et ils habitent l'écriture. Comme nous suggère Alain Médam, « le véritable Temple, n'est pas à bâtir dans l'espace, pas à inscrire en cette spatialité qui attire et sédentarise et fragilise finalement l'œuvre de l'Unique mais dans le temps immatériel, ce fluide qui préserve le mouvement »⁸. Cette a-spatialité du monde juif on la retrouve encore plus dans le sens qui dans la Torah est attribué au mot « lieu » – *Maquom* – : il n'est en lui-même rien qu'une interface entre l'infini du Créateur et la finitude de la Création. S'approprier le Lieu depuis le lieu de sa propre finitude est inimaginable, inadmissible, « Dieu est le lieu du monde, le monde n'est pas Son lieu », pose la

⁸ Alain Médam, « Dans l'espace-temps des juifs », *Espaces et Sociétés*, n°1, 1993, pp. 9-29

tradition et ainsi est-il dit qu'à tant vouloir saisir le lieu pour le faire sien, c'est de Dieu qu'on s'empare : c'est Lui qu'on asservi et qu'on réduit à l'espace. « Il faut suspendre le geste, s'abstenir, demeurer en suspens, ne pas peser, ne rien tenir ni posséder du lieu, si l'on entend rester soucieux de Son espace »⁹.

Pour questionner les malentendus qui règnent dans l'attribution de valeur à l'espace et pour comprendre les enjeux du territoire, il faut alors mettre en relation les perceptions juive et chrétienne. Si, comme on a vu, l'espace matériel est insaisissable et intouchable pour les juifs, « l'espace qui a du sens est le vide entre deux lignes de la Torah » nous disait Monsieur L., pour le monde chrétien, au contraire, la cité avec ses pierres – chacune de ses pierres figurant comme une sorte de cellule nerveuse – offre « aux consciences individuelles un cadre suffisamment étoffé pour qu'elles y puissent disposer et retrouver leurs souvenirs. »¹⁰ C'est sur la matière et l'espace qu'on assure un équilibre au groupe. Les pierres de la cité ne peuvent agir que parce qu'elles se sont associées au cours du temps, à la vie psychique des hommes ; et les pierres du temple encore plus que celles de la cité. Dans *La Topographie légendaire des évangiles*¹¹, Maurice Halbwachs nous montre que l'intérêt n'est pas justement de nous faire passer de l'écologique au symbolique, de l'espace comme lieu des choses à l'espace comme structure ou système cohérent d'images collectives. Lorsque les Croisés arrivent à Jérusalem, ils ne font pas de l'archéologie, ils localisent plus ou moins arbitrairement les lieux saints des Évangiles. On peut aller encore plus loin ; tout le monde ne peut se rendre à Jérusalem ; qu'importe ! On reproduira dans l'église, sous la forme des tableaux et de bas-reliefs, ou dans le jardin attenant à l'église, sous forme de niches consacrées, les scènes successives de la Passion. La société reconstitue alors la Terre Sainte d'une façon symbolique ; mais à la condition que ce symbolisme soit encore une dimension spatiale, car « la pensée collective du groupe des croyants » ne peut jamais durer qu'à la condition de pouvoir s'immobiliser dans la stabilité des choses matérielles. L'espace pour les chrétiens, au contraire des juifs, devient le lieu où s'accrochent les souvenirs pour pouvoir se conserver.

⁹ *Ibidem*

¹⁰ Roger Bastide, "Mémoire collective et sociologie du bricolage", *L'année sociologique*, n° 21, 1970, pp 65-108

¹¹ Maurice Halbwachs, *La Topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte, étude de mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France, 1971 (1ère édition 1941).

La *topographie* nous montre le processus qui nous permet de passer de l'espace matériel à l'espace symbolique ; soit que les Croisés inventent une nouvelle topographie des Lieux Saints en terre d'Israël, topographie purement conventionnelle ; soit que les chrétiens condensent dans leur Chemin de Croix toute la géographie mystique de l'itinéraire de Jésus vers la Croix.

Cette diversion nous sert pour expliciter encore plus l'importance et les enjeux de l'ancrage dans le territoire des communautés étrangères. Toute colonie étrangère, commence par tenter de recréer sur la terre d'exil la patrie abandonnée, soit en baptisant les accidents topographiques de noms métropolitains, soit en résumant leur patrie dans un petit espace d'une maison qui devient alors le nouveau centre mnémonique remplaçant celui atteint par le traumatisme du voyage. Ce type de pratique très commune chez les immigrés devrait être au centre d'une étude anthropologique plus approfondie du territoire qui pourrait produire des géographies symboliques du quartier qui pourraient à leur tour, être utiles, ou sources pour les futurs projets du 104.

Cependant les communautés juives n'utilisent pas le même type de spatialisation : le ghetto leur est imposé, il n'est pas en soi la traduction d'un lieu ancestral dans le territoire étranger, il ne représente pas la métaphore de quelque chose de lointain. Le ghetto n'est pas Jérusalem.

Si on regarde de plus près le quartier et on retourne à Monsieur L., l'a-spatialité juive, surtout Loubavitch, semble niée par le nombre impressionnant de magasins casher qu'on y retrouve. Mais le magasin n'est pas en soi le vecteur de souvenirs lointains, comme peut l'être le petit magasin cambodgien de Madame H.. Le petit hypermarché casher Loubavitch, rue Curial, permet à la communauté de vivre sa juiveté suivant les règles prescrites dans la Torah. Le matériel est secondaire au spirituel, l'Arche et le Mot.

Dans ce quartier seulement, on peut retrouver des magasins casher Loubavitch, beaucoup plus sévères dans la détermination de ce qui est ou n'est pas casher, par rapport aux autres magasins juifs dans la ville.

Oui, oui, j'aime ce quartier. C'est sûr que j'aime ce quartier.. Bon, et il faut dire aussi que pour moi il y a tout sur place. Je vais acheter du casher, vous avez des magasins partout, vous avez Naori, vous avez Hyper casher, vous avez tout ce que vous voulez

hein. Vous avez la synagogue à côté, vous en avez une en bas, c'est un quartier qui est au point de vue du judaïsme il est important hein. C'est peut-être le plus important d'ailleurs.

(Monsieur L., 26.11.2003)

Synagogues, écoles de Torah, Mikvés et écoles juives pour les enfants marquent néanmoins l'espace Loubavitch dans le quartier. Des pratiques corporelles comme le bain dans le Mikvé, pratique qui nous renvoie aux hammams et aux bains turcs, deviennent pour le Loubavitch une règle stricte de vie qui va, encore une fois, au-delà de l'hygiène personnelle.

Il y a aussi le fait de se tremper au Mikvé [bain communautaire], c'est quelque chose de très important.

Dans le 19^{ème} il y en a beaucoup. Il y en a un à Or Yossef, il y en a un ici là, au 25 rue Riquet, il y en a un vers la Place des Fêtes aussi, vous en avez un dans le 20^{ème}, vous en avez un aussi rue Petit, à l'école rue Petit. En général quand on a une synagogue à nous, quand les murs sont à nous et qu'il y a la possibilité de le faire, on le fait. Ça fait partie de la vie religieuse des Hassidim de Loubavitch.

Donc, quand un homme se trempe au Mikvé, le but c'est d'avoir une soumission à Dieu. Ça c'est des pratiques qui font qu'il y a une certaine différence.

On y va autant que possible, tous les matins si c'est possible, pas que les fêtes. Quelqu'un qui est traditionaliste [non orthodoxe comme les Loubavitch] va aller au Mikvé que pour Yom Kippour. Alors que nous, on ira tous les matins. On est aussi limité avec la vie, mais on y va autant que possible.

Moi je travaille dans le 20^{ème}, je ne peux pas aller tous les jours au Mikvé, mais le Shabbat et quand je travaille pas le dimanche je suis au Mikvé. Je ne prierai pas le Shabbat sans aller au Mikvé. Dès que je peux je vais au Mikvé, ça c'est sûr.

Il est ouvert tous les jours, vous y allez quand vous voulez avant la téfila.

(Monsieur L., 26.11.2003)

Monsieur L. franchit souvent la porte d'un café fréquenté par les musulmans pour faire prier des jeunes ou pour annoncer le nouvel an juif, et fréquente le marché de Joinville, géré par des commerçants maghrébins, pour acheter ses légumes et ses fruits – seuls aliments qui sortent de la loi stricte du cacher. Pour Monsieur L., ce ne sont pas des barrières, comme on l'a vu, mais des seuils et des frontières poreuses qui se laissent franchir. Les frontières que les Loubavitch construisent sont liées à leurs pratiques très rythmées temporellement dans la journée. Le temps prend ici la forme d'une frontière mais non pas de confins. Les Loubavitch rythment non seulement leur journée par les prières et les pratiques corporelles et culinaires conséquentes,

mais aussi l'année à travers un nombre considérable, par rapport aux autres juifs, de fêtes religieuses.

Malgré la période très réduite du terrain, trois importantes fêtes se sont déroulées au sein de la communauté pendant le mois de septembre : Rosh Hashana (Nouvel An), Kippour (le Grand Jeûne) et Soukot (la fête des cabanes). Durant cette période, c'était impossible les approcher, car non seulement ils étaient très occupés dans la préparation des fêtes, mais aussi leurs temporalités quotidiennes, déjà très serrées dans la normalité, étaient modifiées. Néanmoins pendant cette période, leur visibilité dans le quartier était changée : un petit marché de produits alimentaires cacher et des objets rituels – comme les feuilles qui servent à la construction symbolique des cabanes pour le Soukot ¹² – s'était installé en avenue de Flandre. Ce marché annuel réduit à deux ou trois bancs est très apprécié par les autres habitants du quartier, surtout les Maghrébins, qui y retrouvent chaque année des produits, comme les fruits secs, qu'eux-mêmes définissent d'une qualité supérieure à celle qu'on peut trouver dans les magasins. Ce petit marché communautaire représente en lui-même un espace de frontière fondamental du quartier.

A part les fêtes qui sont par nature un moment de partage, comme on le verra ensuite, les interdictions très strictes des Loubavitch – pendant Shabbat par exemple – peuvent aussi devenir des espaces de frontière, un moment très restreint de rencontre et de tolérance. Madame N., habitante de la Villa Curial, jeune propriétaire très active dans le quartier, nous raconte l'expérience qu'elle a vécue de cette frontière poreuse faite d'ajustements avec la communauté Loubavitch.

Ce sont des gens qui sont là depuis un certain temps qui eux, sont locataires, et qui posent quelques soucis de voisinage. Parce que tous les vendredis soir c'est ouvert, bon, nous on est tolérant. On veut bien que ce soit ouvert, trouver un système pour que les gens puissent rentrer sans avoir à toucher à l'électricité, on a quand même essayé d'envisager des choses, mais ils ont quand même une attitude assez ferme sur leur religion et puis ils ne se mélangent pas beaucoup avec les voisins.

(Madame N., 7.11.2003)

Ce refus de se mélanger des Loubavitch gêne Madame N. qui voudrait au contraire pouvoir connaître et partager son espace avec les autres. En voulant

¹² Cabanes symboliques qui sont construites normalement sur les balcons de leur appartement.

organiser la fête de l'immeuble dans la Villa Curial, comme prétexte pour connaître les voisins et pour rompre certaines barrières, elle demande les permissions nécessaires au Syndic. Elle se rend compte que ce qu'elle avait prévu dans le jardin en bas de l'immeuble, ne peut pas se faire pour ne pas heurter la communauté Loubavitch qui avait demandé et avait eu le refus de fêter la fête des Cabanes, Soukot, en septembre. Madame N. décide alors de restreindre la fête, en respect des Loubavitch, au hall de son immeuble et donc en ne débordant pas dans l'espace public. Dans son discours, Madame N. est gênée que la communauté Loubavitch n'ait pas pu fêter Soukot car pour elle c'était l'occasion de connaître un peu plus ses voisins, selon elle, trop refermés sur eux-mêmes.

Je suis intéressée par les associations des différentes ethnies qu'on retrouve dans le quartier. L'association africaine, l'association près du bureau de tabac, qui travaille avec le Cambodge, il y a la Mosquée qui est ouverte, les juifs, nous on est prêts à travailler avec eux, mais on souhaiterait qu'ils puissent plus se mélanger à la population parce qu'on vit ensemble hein. Mais pour l'instant ils sont assez fermés. Même les enfants ne fréquentent pas les centres de loisirs. Bon, ils ne sont pas tous complètement fermés non plus hein, il y en a qui étaient passés quand on a fait l'Immeuble en fête en bas. On leur disait de rester avec nous et tout ça, mais ils ne peuvent pas parce que la nourriture... mais bon, nous on était prêt hein. On leur a dit : si vous voulez vous venez avec votre nourriture, même si vous ne mangez pas la nôtre on mangera la vôtre... ça sera une occasion de découvrir les 2 grandes familles qui ne voulaient pas. Donc il y avait des jeunes d'une vingtaine d'années qui sont passés plusieurs fois, ils n'avaient pas le temps mais ils voulaient vraiment participer et du coup ils étaient allés nous chercher une bouteille. C'était sympa quand même. Donc avec le temps, et si on renouvelle ce genre de chose je pense qu'on peut casser le barrage qu'il y a.

(Madame N., 7.11.2003)

Madame N. comprend très bien le rôle que la fête a, à l'intérieur d'un espace partagé. Le lieu de la fête, même très restreint, comme le hall de l'immeuble, devient une frontière, une bande, un no man's land, dont les bords ne sont jamais nets, ils s'effrangent au contraire en milliers de fils, ils sont poreux et perméables.

Les fêtes

Il y avait la fête de Noël dans le quartier, à l'intérieur de Pompes Funèbres, qu'était la distribution de jouets, des attractions, des clowns,... et le 14 juillet... y avait des fêtes partout dans le quartier, ils faisaient des bals il y avait des orchestres ... ils bloquaient les rues et les gens dansaient dans la rue. Maintenant il y a des petites fêtes organisées par les médiateurs 3F mais ce sont les seules. La fête dont on a parlé tout au début [Nuits Blanches], c'est une fête de comités d'entreprises ça, pour moi, c'est pas une fête de quartier, la fête de quartier pour moi, elle est organisée par la Mairie. Me manquent les fêtes de quartier, je les aime bien les fêtes de quartier. C'est comme, bon moi, c'est sur un autre genre, mais par exemple dimanche y a eu une brocante, avenue de Flandre, ça j'aime bien. Parce qu'il y a les mecs qui font des merguez, tout ça, et puis j'aime bien les brocantes, et puis les gens... ça fait l'occasion de se rencontrer. Voilà. Pour moi c'est une fête, une brocante.

(Monsieur R., 15.09.2003)

Monsieur R. aime les fêtes du quartier car elles représentent l'occasion de rencontrer l'Autre, de nouer les liens avec les voisins d'immeuble et de rue.

Comme dans d'autres formes de communication symbolique, le pouvoir du rituel de la fête réside dans sa capacité à garantir ou produire un effet qui peut être identifié comme l'affirmation des identités sociales et culturelles d'un certain territoire. La matière de cette action rituelle fonctionne comme un drame, dont la représentation implique la présence des acteurs sur une scène :

« C'est à travers la dramatisation que nous prenons conscience des choses et commençons à les voir à travers un sens, c'est-à-dire, un sens social [...] C'est à travers la dramatisation que le groupe individualise quelque phénomène et le transforme dans un instrument capable d'individualiser la collectivité comme un tout »¹³

Dans cette perspective, le pouvoir de la fête réside non seulement dans la capacité de communiquer quelque chose à qui y assiste mais aussi d'y faire participer les gens.

Des quartiers comme le 18^{ème} sont des quartiers très dynamiques dans le sens où les associations sont très dynamiques... quand on prend l'exemple de leur fêtes de quartiers, c'est une fête de

¹³ Roberto Damatta, *Carnavais, malandros e heróis: para uma sociologia do dilema brasileiro*, Rio de Janeiro, Guanabara, 1990, pp. 30-31

quartier qui se déroule sur une semaine... comparé à la plupart des fêtes de quartier qui se déroulent sur 1 journée ou 2 journées.

Nous par exemple, notre fête de quartier à nous elle se déroule sur 2 journées : le samedi et le dimanche. Mais eux par contre c'est sur toute une semaine, avec des repas de quartiers organisés par des responsables de restaurants qui pendant une journée ouvrent leurs lieux... il y avait des mères ou des pères de familles qui emmenaient leur nourriture et puis tout le monde venait échanger quoi. Donc moi je trouve ça vachement intéressant. Ça c'est un quartier pour moi qui bouge... il y a les associations et les commerçants qui arrivent à fusionner pour faire en sorte qu'il y ait une meilleure entente, que les habitants apprennent à se connaître.[...] En 2001 on a organisé une fête de quartier qui avait été « récupérée » par les jeunes. Il y a un système qui a été mis en place pour la fête du quartier, c'est-à-dire une partie jeune, c'est-à-dire hip-hop, gérée par les jeunes... nous on a repris ça depuis 2001... en 2001 on a eu 960 personnes qui sont venues. On a renouvelé ça en 2002 et on a eu 1500 personnes qui sont venues... On a eu des personnes comme DJ Abdel, Jamel Debose, et puis les premiers breakers de France qui sont venus gratuitement... C'est là où je faisais la comparaison avec le 18^{ème}, c'est qu'à la fin on a eu des mères de familles qui sont venues nous voir pour nous crier dessus. Elles nous ont crié dessus parce qu'elles disaient qu'on ne les a pas impliquées. Elles voulaient être impliquées par rapport à la nourriture... Elles ont dit : « pourquoi vous nous avez pas impliquées... regardez il y avait les artistes, il y avait nos enfants qui étaient là, on aurait pu faire de la nourriture pour tout le monde, ça aurait été bien »...

(Monsieur AD, 22.09.2003)

Ainsi, leurs actes quotidiens, comme cuisiner, du fait qu'ils sont ordonnés dans une séquence qui n'est pas habituelle, et dans un espace, celui de la rue, qui n'est pas, lui non plus, un espace *quotidien*, sont tellement exaltés qu'ils commencent à acquérir un autre sens chez les gens qui sont invités à les reproduire, même symboliquement, en leur donnant un sentiment d'appartenance qu'on pourrait définir en tant qu'identité du groupe.

Sinon on a fait aussi un truc qui s'est jamais fait c'est un repas de quartier. Il y a le centre socioculturel de la Mosquée qui nous a préparé un couscous, près de 400 couscous, il y a eu 100 repas préparés par des femmes africaines, on a reçu des jeunes, des moins jeunes, des personnes âgées... c'était super cool, avec les fanfares... une ambiance festive... On a mobilisé les jeunes, ils nous ont aidé à installer les tables, les chaises... la mosquée nous a prêté des chaises et des tréteaux et tout ça, et il fallait ramener tout ça ici... ben tous les jeunes... chacun portait 2-3 chaises... c'était génial. Toute une journée, c'était excellent. De midi jusqu'à 18h. Pour le 14 juillet...

(Monsieur A., 22.11.2003)

Le repas du quartier organisé par les jeunes de 2^e génération d'immigrés pour le 14 juillet a été organisé à l'intérieur des Orgues de Flandre dans un terrain de sport qui a été rempli de tables et chaises. Ce terrain dans la temporalité restreinte de la fête est devenu quelque chose d'autre, un espace de frontière construit, organisé et « habité » par les gens même. La fête des « Nuits Blanches » à l'intérieur du 104, au contraire, n'a pas eu la moindre implication des habitants de quartier, elle leur a été annoncée la soirée même, et pour cela elle n'a pas été considérée comme une fête du quartier mais en tant que *fête de comité d'entreprise* comme nous l'a bien exprimé Monsieur R., et donc inaccessible pour les habitants du quartier. Dans plusieurs interviews, on a remarqué que l'exclusion des habitants de la part de la Mairie dans la préparation des « Nuits Blanches » a suscité en eux-mêmes un sentiment de non-reconnaissance de leurs savoir-faire et pour cela, à part l'intérêt qu'ils pouvaient avoir pour la manifestation, s'est créé un refus collectif à y rentrer.

Il n'y a aucune fête cambodgienne dans le quartier rien. Les Cambodgiens se réunissent seulement à l'occasion des fêtes religieuses, des cérémonies religieuses donc ils se regroupent soit à Bagneux soit à Créteil ou alors comme hier, il y a eu une fête à la grande pagode de Vincennes mais c'est une grande pagode qui n'appartient pas seulement aux Cambodgiens, c'est pour tous les bouddhistes de France. C'est un endroit qu'on loue. Il y a un très très grand Bouddha et les bouddhistes se réunissent Mais participer ne veut pas dire pratiquer. Je vais voir parce qu'à chaque fête il y a des gens qui vendent plein de choses, de la nourriture alors je vais voir...

Il y a le nouvel an en avril et il y a la fête des morts qui a eu lieu il y a quelques semaines, fin septembre.

(Madame H., 20.10.2003)

Une communauté comme la cambodgienne, unique en tout Paris, n'organise aucune fête dans le quartier – qui va de rue Max Dormoy à rue de l'Ourcq comme on l'a vu précédemment – ou peut être n'a jamais eu les moyens pour l'organiser. Aux juifs Loubavitch aussi – autre communauté singulière dans le quartier – on a nié la possibilité d'organiser la fête de Soukot dans le quartier. L'organisation des fêtes, même religieuses, dans l'espace public du quartier permet une visibilité qui peut entraîner une acceptation de l'Autre, même seulement pendant la temporalité de la fête, qui à long terme, porte des bénéfices à la cohabitation dans un territoire. Ces fêtes-là en plus on un caractère esthétique très fort qui entraîne souvent une curiosité chez les autres qui va au-delà de la compréhension du fait religieux. Ce malentendu

mène les gens à être présents à d'importants événements de leurs voisins, à partager, même superficiellement, la culture de l'autre. Un exemple très réussi de ce partage est la fête de Ganesha que la communauté hindoue organise chaque année dans le 18^e arrondissement. Une procession avec des chars et de milliers de gens – pas seulement hindous – part du temple hindouiste en rue Philippe Girard, parcourt les rues de la Goutte d'Or où il y a des magasins et des restaurants hindous et retourne cinq heures après au temple. Pendant cette longue procession, une multitude de rituels se déroulent, et certains d'entre eux sont partagés par l'ensemble des habitants du quartier à la demande des Hindous eux-mêmes. Le parcours, par exemple, est rythmé par la présence de montagnes de noix de coco, recouvertes de curry, qui doivent être cassées par terre violemment par les hommes afin de chasser tous les mauvais esprits et en faire une offrande au dieu. Maghrébins, Africains, Français, Chinois ont été invités par les Hindous à prendre des noix de coco et à les écraser par terre en partageant donc le rituel. Chacun d'entre eux l'a fait pour des raisons différentes des motivations des Hindous qui voient en ce geste non seulement une libération personnelle mais surtout une offrande au dieu-éléphant Ganesha. Le partage de ce geste rituel et de la fête en général a permis aux autres de connaître une petite part de culture des voisins qu'ils côtoyaient tous les jours.

L'importance de fêtes dans le quartier réside dans le fait qu'elles deviennent un moyen efficace d'auto-représentation collective qui permet de produire un ajustement de la perception que les autres ont de soi-même.

Bricolage social

Ici on apprend au moins quelque chose qu'on n'aurait pas connu, les manières de vivre dans un autre pays, par exemple l'Afrique, moi j'ai jamais été en Afrique de ma vie, j'ai même pas traversé la Méditerranée moi, heureusement, parce qu'à l'époque où je l'aurais traversée c'était pas bon. Mais on apprend des modes de vie... Des coutumes. J'ai appris ce qu'ils mangeaient, et y a des choses qui sont bonnes... Le couscous, j'en ai pris l'autre jour, puis apprendre leurs manières de vivre... on voit que les gens d'Afrique, surtout l'Afrique du Nord, ils sont beaucoup plus famille que nous les Français. Les gens d'Afrique du Nord c'est famille, famille...

(Monsieur R., 15.09.2003)

Lorsque Monsieur R. affirme qu'il apprend la manière de vivre des autres et découvre que les gens d'Afrique du Nord sont « beaucoup plus famille » que les Français, il est en train d'affirmer que les liens sociaux tant mystifiés dans le « quartier-village » d'antan, ont de toute manière disparus, au-delà de l'arrivée des immigrés. Monsieur R. redécouvre à travers l'Autre ce que Madame P. nie : le lien social.

La « famille-famille » dont il parle n'est pas seulement un réseau de parenté mais surtout une structure sociale fondée sur la solidarité et sur l'entraide. Un savoir-vivre et un savoir-faire social.

Ce savoir-vivre social ne se fonde pas exclusivement dans les « doux rapports » entre commerçants et clients, dont Madame P. rêve encore, mais sur un savoir partager, fonder et inventer un espace commun de tolérance et de débat où les gens ont demandé à être une famille. Monsieur R., qui vit dans le quartier depuis sa naissance, est bien conscient du travail que des jeunes de la 2^e génération, issus de l'immigration, sont en train de faire dans la construction d'un lien social commun.

De temps en temps il y a des opérations qui font du bien dans le quartier, quand par exemple les négociateurs de 3F font des réunions. Ils essayent d'arranger les conflits, ce sont des gens, alors c'est Black, Blanc Beur, ils essayent d'arranger les conflits qu'il peut y avoir entre locataires, quand il y a quelqu'un qui est malade, ils vont le voir, et des fois ils organisent des festivités, par exemple, un petit coup d'orchestre... Alors on emmène les pépés, et les mémés, c'est bien. Alors les négociateurs sont très très négociateurs comme on dit. Moi je trouve que c'est bien pour le quartier, c'est bien, c'est une convivialité, et de toute façon, ça c'est toujours bien, quand tu t'occupes des autres c'est toujours bien.

(Monsieur R., 15.09.2003)

Les médiateurs 3F cherchent petit à petit à transformer le lien social inexistant dans une chose que Monsieur F. appelle « famille-famille ». Ils réinventent ici un savoir-vivre et un savoir-faire social qui appartiennent plus aux pays d'origines de leurs parents qu'à eux, nés ici.

Nous on est Africains et c'est vrai que dans les villages africains on est habitué à être solidaires, on est habitué que quand il y a un problème ben c'est le problème de tout le village, c'est pas le problème d'un seul individu. On est habitué quand on a un enfant au village, ben que telle mère de tel autre enfant peut taper mon

enfant si elle se rend compte que mon enfant a fait une erreur. Moi-même quand mon enfant va revenir je vais le recorriger aussi. C'est peut-être la différence d'ici. Ici on est l'enfant de untel, on n'est plus l'enfant de tout le monde. Ça enlève le côté solidarité...[...] Si j'avais une baguette magique Je me dirais d'abord, qu'ici on n'est pas en Afrique donc il ne faut pas que je raisonne en Africain... mais peut-être au niveau de l'infrastructure il faudrait garder la même chose. La seule chose que je changerais c'est la solidarité. Faire en sorte qu'il y ait beaucoup plus de solidarité.

Moi je me dis que c'est pas parce qu'il y a des grands immeubles qu'on ne peut pas être solidaires, où qu'on ne peut pas apprendre à se connaître. Il faut simplement le vouloir. Donc même avec une baguette magique, je ne dirais pas tiens on va faire une case par personne, ça changera pas forcément grand-chose...

Peut-être que la baguette magique elle se retranscrit à travers notre association aujourd'hui. Quand on fait des manifestations on fait en sorte d'inviter un maximum de personnes... faire des choses dont on a pas l'habitude dans le quartier... faire venir des fanfares brésiliennes... on a pas forcément l'habitude mais le fait qu'on soit là, qu'on attire du public ça apporte beaucoup de choses. Y a des locataires qui venaient nous dire qu'il faut faire ça tout le temps. Sur toute l'année... on aimerait bien mais le problème c'est l'argent quoi.

Si moi je réponds je dirais déjà un... je suis Africain. En Afrique on sait respecter les vieux. Donc par rapport à l'événement qui s'est passé... La mort de tous ces vieux là cet été... c'est vrai que c'est complètement déplorable pour un pays aussi avancé que la France... Bon... nous on réagit comment ? Ben oui c'est des vieux, ils peuvent effectivement avoir un mauvais regard sur les jeunes mais comme je le dis, c'est un manque de connaissance de chacun d'entre nous. Un vieux qui est chez lui et qui voit des jeunes en bas, ben il ne sait pas qui sont ces jeunes ... mais si ces jeunes en bas font l'effort de monter, ou font l'effort de participer à des projets...

(Monsieur AD., 22.09.2003)

Un bricolage comme le dirait Lévi-Strauss ou mieux un rapiéçage à la manière de Bastide, mais non une hybridation ni un métissage. Dans l'acte de rapiécer un objet existant, le bricoleur doit trouver une pièce adéquate pour pouvoir substituer celle manquante ou cassée. Pour le faire, il sera intéressé par la forme et non spécialement par le matériau de celle-ci afin de retrouver à la fin de l'opération son objet entier ¹⁴.

Dans notre cas les jeunes médiateurs cherchent à bricoler la société dans laquelle ils vivent en rapiéçant les pièces manquantes, comme par exemple le lien social, par quelque chose qu'ils connaissent non directement et qui vient de loin. Ils

¹⁴ Roger Bastide, "Mémoire collective et sociologie du bricolage", *L'année sociologique*, n° 21, 1970, pp 65-108

sont payés pour le faire, c'est leur travail, mais souvent un boucher n'est pas forcément un bon boucher s'il n'a pas un savoir-faire particulier avec la viande.

Se placer et se déplacer

Les jeunes, à mon avis, ils aimeraient faire plein de choses, aller dans des endroits susceptibles de les accueillir, mais y en a pas... donc ils squattent... allez-y aux Orgues de Flandre, vous verrez, ou sur la rue Archereau, il n'y a pas d'autres endroits où ils peuvent aller, si, y a un stade, à l'époque c'était un terrain de tennis, les jeunes n'en bénéficiaient pas parce que c'était payant, c'était cher, c'est pas une population qui a des moyens... Bon maintenant c'est accessible, mais il n'y a pas beaucoup de place pour tout le monde, ben les autres ils essayent de chercher d'autres endroits. S'approprier d'autres lieux...

Ils viennent en nombre, avec un ballon et ils jouent. C'est en pratiquant comme ça qu'ils se l'approprient. Ça leur appartient... Le quartier pour nous c'est la rue, vous comprenez ?

(Monsieur A., 22.11.2003)

Paul Ricoeur nous dit, dans *La Mémoire, l'histoire et l'oubli*, que « se placer et se déplacer, sont des activités primordiales qui font de la place, quelque chose à chercher. Il serait effrayant d'en point trouver. Nous serions nous-mêmes dévastés »¹⁵.

N'être pas à sa place jusque chez soi, le sentiment que Madame P. sent tout le temps quand elle est dans les rues du quartier, nous hante et ce serait le règne du vide. « L'investigation de ce qui signifie « place » trouve appui dans le langage ordinaire qui connaît des expressions telles qu'emplacement et déplacement, expressions qui avancent volontiers par paires. Elles parlent d'expériences vives du corps propre qui demandent à être dites dans un discours d'avant l'espace euclidien, cartésien, newtonien, comme Merleau-Ponty y insiste dans la *Phénoménologie de la perception* »¹⁶. Sur l'alternance entre se placer et se déplacer, entre repos et mouvement, naît l'habiter, lequel, comme Ricoeur le dit, a ses propres polarités : résider et se déplacer, s'abriter sous un toit, franchir un seuil et sortir au-dehors.

Monsieur A. nous parle de l'acte d'habiter la ville et non seulement la maison : la rue, c'est le quartier. La rue est l'espace du déplacement mais aussi l'espace où on peut se placer, regarder, flâner, perdre du temps, draguer, tomber amoureux, se

¹⁵ Paul Ricoeur, *La Mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 185

¹⁶ *ibidem*

quitter.... Mais dans notre ville on ne peut pas perdre du temps ! Dans la rue on marche, on ne s'arrête pas, on marche si on ne veut pas être considérés des voyous !

La rue Mathis ? Cette rue est vivante mais c'est une rue qui est vivante aussi à certaines heures... à la sortie de l'école... on peut dire bonjour à tout le monde... mais sinon après y a pas grand chose... y a que des magasins... c'est qu'une partie commerce. Alors que sur l'avenue de Flandre c'est un petit peu plus dynamique... c'est grand, y a des voitures qui passent, y a pas mal de magasins mais y a beaucoup de gens qui prennent le temps de s'arrêter, de se rencontrer. Y a des bars aussi. Y a le McDonald, y a le Casino, c'est beaucoup plus dynamique. La rue Archereau c'est pareil, y pas grand chose hein.

(Monsieur AD, 22.09.2003)

L'importance de la rue et de comment on se déplace dans le quartier nous a semblé évidente dès nos premières rencontres avec les habitants du quartier.

On s'était donné rendez-vous dans la rue Archereau avec Monsieur A. et on s'était garé dans la rue d'Aubervilliers à côté du 104. Pour arriver au rdv, on a parcouru la rue d'Aubervilliers, la rue Riquet et ensuite un bout de la rue Archereau pour arriver au lieu de la rencontre.

On voit que vous êtes étrangère au quartier... Si vous habitiez ici vous auriez emprunté le chemin qui traverse la cité Curial et vous n'auriez pas fait le tour. C'est plus vite et efficace !

(Monsieur A., 28.09.03)

Le quartier est plein de ces passages qui sont cachés et imperceptibles aux nouveaux venus mais qui permettent aux habitants de couper transversalement ce territoire complexe formé par d'énormes cités qui mènent à des longs détours. Toutes les cités étaient ouvertes pour permettre cette pratique très commode ; aujourd'hui la majorité d'entre elles ont été fermées avec des grilles pour une question de sécurité, et la perception de l'espace vécu et parcouru a changé. Monsieur R. nous raconte que passer à l'intérieur d'une cité signifiait non seulement gagner du temps par rapport aux rues « conventionnelles » et marcher dans un endroit sans voitures et au milieu des jardins, mais signifiait aussi croiser le regard de quelqu'un qui était à la fenêtre de son appartement et prendre ainsi des nouvelles.

Les cités ont sûrement été et sont au centre des préoccupations sécuritaires de la Ville et de la police, mais les fermer n'est peut-être pas la seule solution pour arrêter les problèmes qui s'y rencontrent. Fermer les cités veut dire, dans le récit des

habitants, non seulement renfermer les gens dans un espace qui était ouvert et traversable et qu'ils perçoivent maintenant comme une prison sous surveillance, mais aussi nier des pratiques sociales et urbaines d'un quartier.

Les immigrés et les jeunes sont presque les seuls à être présents et à jouer leur rôle sur la scène urbaine. Ils parcourent à pied et investissent la ville quotidiennement, ils sont les seuls à la vivre comme lieu public, à vivre dehors, à utiliser la rue et le quartier comme lieu de relations¹⁷.

Dans le village-ghetto idyllique de Madame P., l'espace public se résumait dans un parcours commercial où les rues sont des passages, des « tunnels », entre une boutique et un café connu mais pas le lieu de rencontre et de débat. Les jeunes issus de l'immigration sont en train de réinventer l'espace public, ils habitent la ville et non seulement leur logement, les rues ne sont plus simplement des passages-tunnels mais des lieux à habiter.

Pour terminer, un exemple très significatif de cette négation de l'acte d'habiter la rue nous est donné par le mobilier urbain, de plus en plus absent dans le quartier afin d'empêcher aux personnes de se poser, de traîner et de devenir une source de peur. Un banc avait été investi et approprié par les jeunes qui l'avaient transformé en un point de repère pour rencontrer des amis. Cependant cette petite appropriation de l'espace public a été tout de suite niée par les autres en la soupçonnant d'être, comme toujours, un point de deal, de drogue.

Mais c'est vrai qu'on a même plus où se poser... il y avait un banc en bas de chez moi où on se posait, on dansait devant et des grands-mères ont commencé à mettre de l'huile sur le banc pour pas qu'on s'assoie.

(Monsieur F., 01.12.2003)

¹⁷ A ce titre, nous signalons l'important travail que Zaléa TV a fait pour que ce plateau de télévision indépendante devienne pour le quartier un espace public de débat (Voir la recherche de Florence Ralaimongo *Un itinéraire de proche en proche : réseaux et dynamiques culturelles sur le Nord du XIXème*, Laboratoire Architecture/Anthropologie, Mairie de Paris Direction des Affaires Culturelles, février 2004)

Le 104 : un lieu du et dans le quartier

Le quartier dans lequel s'installera le 104 est un territoire complexe qui naît d'une multiplicité de pratiques culturelles et de perceptions de l'espace qu'on a cherché à énoncer dans cette recherche et qui doit, à notre avis, en tenir compte pour en faire un enjeu collectif.

Un terrain plus approfondi, avec des temporalités plus larges, sera envisageable pour une compréhension plus fine des enjeux qu'on a tenté d'énoncer. Une présence sur le terrain, en tant que veille sur le territoire, donnera naissance non seulement à un dialogue fructueux entre chercheurs, architectes et maîtrise d'ouvrage, qui seront confrontés au territoire dans la phase du projet, en ayant des allers-retours continuels avec le terrain sur des thématiques précises. Mais aussi nous pensons que pendant la mise en œuvre des projets « artistiques » du 104, cette veille continue sur le territoire sera nécessaire pour aider à comprendre et à cadrer certains d'entre eux vis-à-vis des enjeux du quartier. Les thématiques qu'on a cherché à évoquer brièvement à cause des temps très serrés du terrain, et non dans la profondeur nécessaire, peuvent investir cette fois dans une manière plus approfondie le projet/les projets du 104 pour qu'il puisse devenir un lieu, de et dans le quartier : la question de son seuil, de sa perception comme espace frontière, sa possible vocation en tant qu'espace public, l'importance symbolique et concrète d'un marché, et d'autres...

Pour prendre un autre exemple, la question des temporalités urbaines de ce quartier, qui se déclinent, d'une manière très complexe mais absolument fascinante, en culturelles, religieuses, symboliques, communautaires, commerciales,... devrait être prise en compte justement dans sa complexité et non d'une manière uniformisante. La notion même de temps pourrait être une thématique à développer au sein des habitants en sachant que les images se forment et se cristallisent à travers un processus fondé sur un concept de temps démultiplié. Le temps assume trois dimensions¹⁸ : la dimension individuelle, qui gère les relations, même mécaniques, de l'espace ; la dimension sociale, dans laquelle la construction imaginaire du lieu prend forme, se diffuse et est partagée par un nombre croissant de personnes et, enfin, la dimension cyclique, celle où le temps est en apparence immobile... à suivre...

¹⁸ Fernand Braudel, « La longue durée », *Annales*, 1954

Bibliographie

- Roger Bastide, “Mémoire collective e sociologie du bricolage”, *L’année sociologique*, n° 21, 1970, pp 65-108
- Robert Bonfil, *Juifs d’Italie à l’époque de la Renaissance*, Paris, l’Harmattan, 1995, p.63
- Roberto Damatta, *Carnavais, malandros e heróis: para uma sociologia do dilema brasileiro*, Rio de Janeiro, Guanabara, 1990
- Philippe Genestier,. « Eloge du ghetto, stéréotypes et termes repoussoir de la pensée urbanistique », *Villes en parallèle*, n : 15-16, 1990, p. 314
- Maurice Halbwachs, *La Topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte, étude de mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France, 1971 (1ère édition 1941).
- Alain Medam, « Dans l’espace-temps des juifs », *Espaces et Sociétés*, n°1, 1993, pp. 9-29
- Georges Perec, *Espèces d’espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 80
- Paul Ricoeur, *La Mémoire, l’histoire et l’oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 185
- Loïs J.D Wacquant., *Pour en finir avec le mythe des “cités-ghettos*, in “Les annales de la recherche urbaine”, n°54, pp 21-29
- Louis Wirth., *Il ghetto*, Milano, 1968, pp.11-15
- Piero Zanini, *Il significato dei confini*, Milano, Bruno Mondadori, 1997, pp.10-18

Présentation de l'auteur

Alessia de Biase, docteur en anthropologie et architecte de formation, a soutenu sa thèse de doctorat à l'EHESS sous la direction de Marc Augé avec qui elle collabore autour de certaines recherches. Elle est responsable scientifique du Laboratoire Architecture/Anthropologie à l'Ecole d'Architecture de Paris la Villette- Ministère de la Culture et de la Communication.